

LA NAISSANCE DU CARNAVAL, *de Nicolas Ducron*

Ce jour-là, il y a bien longtemps, dans le port de Boulogne-sur-mer, tout était calme et paisible. Les chalutiers, à quai, balançaient leurs mâts, à bâbord, à tribord, au gré du sac et du ressac. Les goélands, affamés, comme toujours, raillaient et pleuraient, ouvrant de larges becs à la recherche de débris de hareng, laissés par les matelots. Les marins ramendaient leurs filets. Les femmes vendaient la pêche. Les vieilles cancanaient. Les bourgeois flânaient, le nez au vent, assaillis par les effluves de poissons, qui séchaient sur le port. Chacun profitait de la fin de journée. Quand soudain, un vent glacé balaya la côte. L'horizon s'obscurcit. De gros nuages noirs envahirent les digues, puis la plage. La pluie se mit à tomber sur le port, en saccades, fine et fraîche. Puis, très vite, de grosses gouttes martelèrent le pavé, créant un désordre et un brouhaha effrayant. Les hommes enfoncèrent leurs casquettes, les femmes rangèrent leurs paniers à la hâte, tout le monde courut chercher un abri. Et Philippine, la vieille marchande de crevettes s'écria « Têt' de bois ! V'la la tempête à présent ! Faut que j'rentre chez moi ! ».

Elle noua son châle sur ses cheveux, s'emmitoufla dans une vieille toile qui recouvrait sa carriole pleine de crevettes et, cahin-caha, se mit en route.

Le chemin était long jusqu'à sa maison. Il fallait d'abord traverser Boulogne, puis monter une grande côte vers Le Portel, avant de suivre la lande le long de la mer, jusqu'au village d'Équihen. Transie de froid, trempée jusqu'aux os, les pieds et les mains gelées, giflée par le vent, la vieille dame grelottait. « J'va attraper mal avec ce temps » pensa-t-elle. Elle s'arrêta une minute sous la pluie battante, remonta la toile qui glissait sur son dos, toussa un peu, courba l'échine et reprit sa course le long de la plage.

Il lui fallut bien trois heures de marche, avant d'apercevoir enfin sa petite « quille en l'air » en haut de la falaise. Sa drôle de maison. Une vieille coque de bateau retournée, dans laquelle on avait creusé une porte et une fenêtre. Soulagée, Philippine entra vite faire un feu. La petite dame se sécha, enfila une vieille chemise de nuit et se glissa dans son lit, sans manger.

Le vent s'engouffrait par toutes les fentes de la petite quille en l'air. La maigre bûche qui brûlait dans le poêle se consuma bien vite et il régna bientôt un froid de canard dans la maison. Philippine, recroquevillée sous ses couvertures, ronflait. Elle n'entendit tout d'abord pas les coups qu'on donnait à la porte. Mais les cognements se firent plus lourds et insistants, si bien que la vieille marchande de crevettes finit par tendre l'oreille.

- Qui est là ? Hasarda-t-elle, timidement.

- C'est moi, répondit une voix d'outre-tombe.

- Qui ça, moi ? Insista Philippine.

- Moi, la mort.

On entendait la tempête redoubler de force et faire claquer, siffler, tourbillonner tout ce qu'elle pouvait. On entendait la mer en furie au bas de la falaise, fracasser les rochers. Un long souffle rauque parvint du dehors.

- Rhaaaa... Alors, tu ouvres ? S'impacienta la mort.

- Oui, oui, j'arrive, s'excusa Philippine, terrorisée.

La petite vieille se tira du lit péniblement et vint se poster derrière la porte. Elle prit une grande respiration, leva le loquet et découvrit, pétrifiée, la faucheuse, en robe noire, pâle, livide.

- C'est l'heure Philippine, dit simplement la mort.

- Mais... Déjà ? Interrogea la vieille marchande.

- Tu as attrapé mal ce soir, grimaça le squelette.

Philippine sentit une vague glacée parcourir son dos.

- Venez vous mettre au chaud. Je vais refaire du feu.

La mort entra dans la petite quille en l'air.

- Je n'ai rien avalé ce soir. Voulez-vous partager une soupe ? proposa la vieille qui tentait de gagner du temps.

La mort laissa planer un long silence, puis...

- D'accord pour une soupe.

Philippine, machinalement, s'affaira à rallumer le poêle, décortiquer quelques crevettes, éplucher trois pommes de terre, un oignon et faire fondre un peu de graisse.

- Vous aimez les crevettes ? Sourit la vieille.

La faucheuse fixa Philippine. Et ne répondit pas. La vieille dame n'osait plus dire un mot. Elle était terrorisée.

- C'est quand même dommage que vous veniez si tôt, murmura-t-elle du bout des lèvres. Je n'ai pas eu le temps de dire au revoir.

Tandis que crépitaient les crevettes dans la casserole, Philippine ajouta du sel et de l'eau. Elle jeta quelques brins d'aneth, du céleri et attendit patiemment. La soupe fut bientôt prête. La vieille marchande servit un grand bol à la mort.

- Tenez, glissa-t-elle timidement.

La faucheuse engloutit d'un coup la soupe chaude. Philippine, quant à elle, dégustait sa part en pensant que c'était certainement là son dernier petit plaisir terrestre.

- C'était une recette de ma mère, confessa-t-elle.

La mort tourna la tête. Elle observa avec attention l'intérieur de la quille en l'air. Elle remarqua les cadres près de la fenêtre. Puis scruta la casserole de soupe posée sur le poêle.

- En reste-t-il encore ? Demanda-t-elle.

- Oh oui. Ne vous gênez pas, répondit Philippine avec empressement.

La marchande remplit à nouveau le bol de la faucheuse.

- Aaaaah... se rengorgea la mort.

Philippine, enhardie par sa soupe, qui avait l'air de plaire, prit son courage à deux mains et prononça lentement :

- Si vous me laissiez vivre encore quelques jours, je pourrais rendre une dernière visite à mes amies, et... Si vous aviez la gentillesse de m'accorder un petit délai, je... Le jour où vous reviendrez me chercher.... Je pourrais préparer encore cette soupe.

La mort, impassible, considéra Philippine pendant un long moment. Quand soudain, un petit rire terrifiant jaillit d'entre ses dents pointues et secoua tous ses os.

- Cinq jours. Je te laisse cinq jours... Le temps de dire au revoir. Profites-en bien. Et n'oublie pas la soupe...

- Oui, oui, répondit Philippine, tétanisée.

Le squelette ouvrit la porte et s'évanouit dans la nuit noire. La vieille marchande, n'osait plus bouger. Il lui fallut un long moment pour mettre un peu d'ordre sur son poêle et ranger ses bols.

- Cinq jours, marmonnait-elle. Cinq jours.

Elle s'allongea sur son lit et poussa un profond soupir.

- Nous verrons bien demain, conclut Philippine avant de fermer les yeux.

Le matin du premier jour, quelques rayons de soleil transpercèrent le ciel gris et vinrent caresser la petite quille en l'air. Les traits de lumière pâle se glissèrent jusqu'à Philippine, lui chatouillèrent les narines et la tirèrent de son profond sommeil. Elle se leva, frotta ses yeux et très vite, repensa à cette horrible nuit.

- Cinq jours, ressassait-elle. Cinq jours.

Elle se passa un peu d'eau sur le visage et s'habilla précipitamment. Puis elle partit vers Boulogne, d'un pas décidé.

Au bistrot de la marine, Bébert, le patron, posté sur son vieux tabouret, un homme sombre et sérieux, qui louchait affreusement, écoutait les conversations. Simone Gobert, pêcheuse de crevettes, une petite femme maigre, aux yeux perçants et au caractère bien trempé, se tenait devant lui.

- Cré nom de nom ! S'exclama-t-elle.

Juste à côté, Bernadette Margollé, une grande perche, pêcheuse de moules, le nez en l'air et la tête dans les nuages. Bernadette passait son temps à tempérer sa camarade.

- Mais calme-toi donc, disait-elle.

Les deux amies attendaient Philippine. D'ordinaire, à cette heure de la journée, la vieille marchande était arrivée depuis longtemps et partageait avec elles un moment de détente. Mais aujourd'hui, Philippine tardait à venir.

- Où c'est donc qu'elle peut être ? Pesta Simone.

Elles burent une grande gorgée de café brûlant, quand enfin, la mine défaite, Philippine poussa la porte du bistrot.

- Ah ben, c'est à c't'heure-ci qu't'arrives ! *[Simone]*

- Où étais-tu passée ? *[Bernadette]*

- Vous z'allez pas m'croire les amies. *[Philippine]*

Philippine était essoufflée de sa longue course jusqu'à Boulogne. Elle avait les larmes aux yeux et l'air effrayée, ce qui fit dire à Simone...

- Ben qu'est-ce t'as qui va pas ?

La vieille marchande prit une grande respiration avant de détailler toute l'histoire : la tempête, le mal qu'elle avait attrapé sur la route, les coups à la porte, la visite de la mort, la soupe de crevettes, la peur bleue qu'elle

avait eue et les cinq jours, les cinq jours, les cinq derniers jours qu'il lui restait à vivre. De temps à autre, Simone ponctuait les paroles de son amie par un tonitruant : « Cré nom de nom ! », auquel Philippine répondait par un cérémonieux : « J'te jure », ce qui faisait à chaque fois dire à Bernadette : « Jésus Marie Joseph ». Ainsi la vieille marchande de crevettes expliqua toute son aventure avant de finir...

- Ensuite, la mort viendra m'emporter.

Un silence religieux flotta dans le petit bistrot. Les trois femmes n'osaient plus prononcer une seule parole. Elles échangèrent quelques regards furtifs... Simone, très nerveuse, se mit à faire les cent pas, ce qui agaça Bernadette, qui avait du mal à réfléchir et se grattait la tête. Tandis que Philippine, très concentrée, observait sa tasse de café. Quand, soudain...

- À moins que... J'ai une idée !

La marchande de crevettes fronça les sourcils et dit gravement :

- Une fête ! Nous allons organiser une fête...

Simone et Bernadette échangèrent un regard.

- Mouais, pourquoi pas, marmonna Simone, intriguée.

- Une fête... Hésita Bernadette. Une fête avec de la musique ?

- Une fête costumée, poursuivit Philippine. Et surtout des masques !
Insista t-elle, très mystérieuse.

- Mouais... Pourquoi pas, grommela Simone, qui n'était pas très emballée. Mais, pourquoi faire ? Et surtout... Qui va payer tout ça ? Tu y as pensé ? Avec nos salaires de pêcheuses de crevettes et de pêcheuse de moules, crois-tu que nous pourrions payer une telle fête ? Tu y as pensé ? La musique, les lumières, les costumes, les harengs fumés, la bière et le café... Alors ? Tu y as pensé ?

Philippine considéra Simone.

- J'ai mon idée, continua t-elle, mais z'allez devoir m'aider.

La vieille marchande se pencha vers les deux commères et leur expliqua à l'oreille les détails de son plan. Au bout d'un moment...

- Z'avez bien compris ? demanda Philippine.

- Mouais, répondirent les deux amies.

- Alors en route, y n'faut pas perdre de temps. Rendez vous demain, à neuf heures, sur la plage. Et tâchez bien d'prévenir tout l'monde, termina Philippine, très sérieuse.

Regonflées à bloc, les trois femmes sortirent du caboulot et se quittèrent, laissant-là Bébert, qui n'avait rien compris à toute cette histoire et louchait de plus belle.

Sur la falaise d'Équihen, non loin de la petite quille en l'air, Philippine s'était arrêtée, face au vent. « Pourvu qu'ça marche », se disait-elle. L'enthousiasme du bistrot était retombé et avait laissé place au doute. Un doute terrible. « De toute façon je n'ai pas le choix ». Elle respira fort l'air du large et laissa filer quelques pensées, qui flottèrent entre le ciel et la mer.

Depuis un moment, sous les nuages gris, marbrés de bleu, un superbe goéland planait, les ailes déployées. Il décrivait des cercles, inlassablement, se laissant porter par les courants. Philippine remarqua l'oiseau. Elle observa son vol, son plumage, parfaitement dessiné. L'animal tournoyait avec élégance autour de la vieille dame. Elle lui fit signe d'approcher et, contre toute attente, l'oiseau vint se poser près d'elle.

- Ah, ben ça alors, s'étonna Philippine.

Le volatile ouvrit son large bec jaune et railla comme s'il voulait dire quelque chose.

- T'es un drôle d'oiseau, toi, dit la vieille marchande, qui lui lança une poignée de crevettes qu'elle avait gardées pour déjeuner.

L'animal se jeta sur les crustacés et les avala goulûment.

- Je n'ai jamais pris le temps de rien, maugréa Philippine, en regardant la mer. Toute ma vie au travail. Me voilà bien avancée aujourd'hui.

Le goéland railla de plus belle. La vieille marchande, qui avait bien compris, jeta encore quelques crevettes.

- Tu te rends compte ? Dans quatre jours, je serai partie. Alors, à quoi bon m'être tuée au labeur ?

L'oiseau s'approcha de la vieille et déploya ses ailes. Il effectua une petite danse et pleura pour d'autres crevettes.

- J'n'ai plus rien, filou. Allez, ouste.

La vieille dame sécha une larme qui coulait sur sa joue et se remit en route vers sa maison, laissant là le goéland qui la regarda partir, avant de s'envoler vers le large.

Le matin du deuxième jour, un petit vent frais balayait la plage de Boulogne-sur-mer. Le ciel était gris. La mer était brune. Philippine arriva la première sur la plage. Elle fut bientôt rejointe par Simone et Bernadette. Puis arrivèrent d'autres marchandes et pêcheuses de crevettes, avec les vérotières, celles qui labouraient la plage avec leur palot, pour attraper les vers de sable. Suivirent les saurineuses, qui fumaient le hareng. Puis les marchandes de poissons, les pêcheuses à pied, les pêcheuses de moules, les ramendeuses, qui réparaient les filets... Toutes femmes de matelots, jeunes filles ou veuves, toutes alertées par Simone et Bernadette, qui avaient bien rempli leur mission : le petit peuple des femmes de la marine, au grand complet, était réuni sur la plage.

- Merci d'être là, mes amies, cria Philippine, dont la voix se perdit dans le vent.

La vieille marchande fit un entonnoir avec ses mains pour mieux se faire entendre.

- Écoutez. Nous avons la vie dure, nous autres, femmes de marins. La mer nous prend nos fils, nos pères, nos maris. Beaucoup périssent dans les tempêtes. Je suis moi-même veuve. Nos hommes partent des semaines entières. Parfois des mois. Ils rentrent fatigués. Et repartent aussitôt. Et tout cela pour qui ? Pour quoi ? Pour engraisser les armateurs, les patrons de pêche, qui nous usent la santé et nous payent une misère. Ce n'est pas juste ! Il nous faut une compensation ! Je propose que nous demandions une fête. Une fête énorme, avec de la musique, à manger et à boire pour tout le monde, où l'on se déguisera et l'on dansera dans les rues toute une journée et toute une nuit ! Pour oublier nos peines et conjurer le mauvais sort ! Les armateurs doivent payer ! Les armateurs doivent nous offrir cette fête ! Qu'en pensez-vous ?

Un murmure parcourut les rangs des femmes de la marine. Toutes se regardaient, s'observaient, discutaient entre elles. Puis, lentement, une rumeur enfla. «Oui, elle a raison », disaient les unes. « Qu'ils payent », disaient les autres. Jusqu'à ce qu'éclate jusqu'au ciel une clameur unanime : « nous voulons cette fête ».

- Alors, suivez-moi ! lança Philippine, le poing en l'air.

Les femmes bombèrent le torse. Elles levèrent fièrement le menton et se mirent en route vers le port. De mémoire de Boulonnais, on n'avait jamais rien vu de pareil.

La maison de Delpierre, le plus riche armateur de Boulogne, dépassait par sa taille, ses moulures et ses ornements toutes les autres demeures du boulevard Sainte-Beuve. On sentait le luxe dans chaque détail de sa construction. Philippine, serrée de près par Simone,

Bernadette et toute une marée de femmes, se planta devant la porte monumentale en chêne sculpté. Elle cogna trois coups du heurtoir de bronze. Delpierre, un homme bedonnant, aux moustaches épaisses et à l'allure soignée, ouvrit.

- Bonjour mesdames, dit-il de sa voix claire et profonde. Que me voulez-vous donc ?

L'armateur était un peu étonné de découvrir ces femmes devant sa porte, mais n'était pas décontenancé pour autant.

- Nous voulons une fête. *(Philippine)*

- Une fête ? Pour quoi faire ? *(Delpierre)*

- Pour conjurer les tempêtes, défier le mauvais sort et s'amuser avec nos hommes, avant qu'ils ne partent en mer. Nous voulons que vous payiez cette fête. *(Philippine)*

Un rire franc, large et sonore résonna soudain dans tout le boulevard et secoua la foule des femmes amassées. Delpierre n'en revenait pas.

- Et c'est pour cette raison que vous êtes toutes venues ? interrogea-t-il.

- Oui.

À ce moment apparut Madame Delpierre, derrière sa fenêtre, que le rire de son mari avait intriguée. Elle observa la scène, d'un air mauvais. Philippine, apercevant son œil de corbeau, repensa à la mort et frissonna. L'armateur considéra l'assemblée.

- Eh bien...

Il dévisagea toutes les femmes, l'une après l'autre, scrutant leurs visages burinés par la mer et le vent. Puis, d'une main, il caressa sa moustache et la fit rouler entre ses doigts.

- Eh bien...

Il prenait son temps et faisait valoir son pouvoir de patron.

- Eh bien... C'est d'accord. Je vous la paye cette fête. Mais, permettez... Laissez-moi vous dire une chose...

Philippine serra les dents.

- J'en serai ! Je viendrai et je danserai !

Delpierre esquissa un petit pas de danse en riant, puis s'arrêta net et planta ses yeux dans ceux de la vieille.

- Quand comptez vous débiter les réjouissances ?

- Dimanche, dans trois jours.

- Alors... À dimanche, termina Delpierre, ravi, avant de disparaître dans sa maison.

La foule entière des femmes de la marine s'ébroua, sauta en l'air et hurla dans tout Boulogne : « Nous allons faire la fête ! Nous allons faire la fête ! Nous allons faire la fête ! ». Seule Philippine ne se réjouissait pas. La peur de la mort l'avait assaillie et elle pensait toujours : « pourvu que ça marche, pourvu que ça marche ».

Pendant deux jours, la nouvelle était dans toutes les bouches. Les préparatifs allèrent bon train. Les unes préparaient les déguisements. Les autres confectionnaient des masques. Tout ce qui pouvait servir était récupéré : les vieux vêtements, les linges usés, les plumes, ramassées sur la plage, les coquilles de noix, pour faire des yeux, les morceaux de bois pour faire des cornes... On cousait, on rafistolait, on mélangeait toutes les formes et les couleurs...

Les hommes, qui étaient aux anges à l'idée d'une fête, remercièrent leurs femmes de leur courage et de leur audace. Ils construisirent une grande scène pour la musique, achetèrent des tonneaux de hareng et des litres de bière avec l'argent de Delpierre. Ils préparèrent de quoi faire cuire, de quoi servir à boire, installèrent de la lumière dans les rues et pendirent des filets de pêche devant leurs maisons, comme on faisait pour les grandes occasions. Il avait été décidé, sur les conseils de Philippine, que les dames seraient masquées

et que les hommes s'habilleraient en femmes, ce qui avait bien fait rire tout le monde et chacun s'amusait à élaborer son déguisement avec tout ce qu'il trouvait.

Le matin du cinquième jour, Philippine respira un grand coup. Les yeux au ciel, elle s'agenouilla devant une petite vierge, qu'elle avait chez elle et se mit à prier. Puis, elle enfila le masque qu'elle avait confectionné, revêtit son costume, et descendit à Boulogne, le cœur lourd et inquiet.

Dans le quartier du port régnait une ambiance incroyable. Tout le monde était déguisé. Les rues étaient inondées de personnages loufoques et de figures gigantesques. Ici un bouffon agitait ses grands pieds. Là, un cygne blanc, magnifique, secouait ses plumes. Quelques Flamandes à gros ventres faisaient la ronde autour d'une immense Gudule dégingandée. Certaines femmes avaient revêtu des costumes de soldats, d'autres les habits de leurs maris, et elles se déhanchaient sur la musique, avec leurs grosses têtes en chiffon. Mais surtout, le clou de la fête, c'était les hommes ! Travestis jusqu'au bout des ongles, maquillés, corsetés, en jupons, les hommes martelaient le pavé en chantant et faisaient inlassablement le tour de la ville, en une sorte de bande insolente et turbulente. On y reconnaissait tous les pêcheurs de Boulogne et des environs, mais aussi les quénieux, les paysans du coin, deux mondes qui d'ordinaire ne se mélangeaient pas et qui étaient ici, comme un seul homme, chahutant et rigolant aux mêmes blagues dans une cohue formidable. On y voyait les armateurs, peinturlurés de rouge, soulever leurs jupes, pour découvrir des jambes poilues, danser, et chanter à gorge déployée, bras dessus, bras dessous avec leurs matelots. Tout le monde s'amusait, y compris Philippine, qui avait

retrouvé Simone et Bernadette, et s'agitait en tout sens, faisant d'horribles grimaces sous son masque de fantôme.

Quand soudain, la mort apparut. Parmi la foule grouillante, elle se frayait un chemin et cherchait Philippine. La vieille marchande se tapit dans un coin. Elle observa le squelette, qui se débattait, agitait ses bras et tentait de s'extirper de la marée des masques. La mort ne reconnaissait personne. Elle s'obstinait désespérément à dénicher Philippine, mais tombait toujours à côté et se faisait chahuter par la foule. Delpierre, l'armateur, en costume de jeune fille, lui barra le passage, hilare.

- Comme t'es belle, toi, lui dit-il. Ce qu'il est bien réussi ton costume de squelette !

Le gros bonhomme attrapa la mort dans ses bras potelés, l'embrassa, et la força à danser une gigue endiablée. La faucheuse tenta bien de se libérer, mais, d'autres hommes vinrent bientôt autour d'elle et la firent tournoyer et sauter en l'air en riant. La mort grinça des dents, se débattit tant qu'elle put. Mais un gros costaud l'attrapa entre ses bras musclés, la couvrit de baisers, éclata de rire et lui arracha la tête, qu'il envoya valser sur le pavé, jusqu'à Philippine. La vieille marchande sursauta ! Elle considéra, horrifiée, le crâne à ses pieds. À gauche, à droite, tout le monde s'amusait. Alors, profitant de l'instant, Philippine prit une grande respiration et, d'un coup de pied magistral, elle envoya voler le crâne par-dessus les toits. Et l'on vit la mort, décapitée, partir en courant à la recherche de sa tête. Et... ne plus jamais revenir. Au petit jour, à petits pas, Philippine regagna sa falaise d'Équihen, ouvrit sa porte et se coucha, exténuée.

L'après-midi du sixième jour, la vieille marchande de crevettes sortit de sa petite quille en l'air profiter du soleil, dont les rayons

baignaient toute la côte d'Opale. Un magnifique goéland tournoya bientôt autour d'elle et vint se poser sur l'herbe.

- Ah, tu es là, toi, sourit Philippine qui avait reconnu l'oiseau.

Elle lui jeta quelques crevettes et regarda la mer, bleue, argentée, qui ondulait tranquillement.

- Quel bonheur de profiter du beau temps, murmura la vieille marchande. Elle ferma les yeux, puis lentement, lentement, se mit à rire, à rire, à rire... Le goéland, circonspect, observait Philippine. Il pencha la tête, battit des ailes, ouvrit son bec et sembla rire lui aussi.

L'histoire ne dit pas quand ni comment Philippine termina ses jours à Boulogne-sur-mer. Mais ce dont tout le monde se souvient, c'est que, sans le savoir, une vieille marchande de crevettes, bravant sa peur, avait inventé le carnaval, pour défier la mort et permettre aux pauvres et aux riches, un jour durant, de faire la fête ensemble.